

—Vous me faites de la peine, vous, Euphémie : vous ne voulez pas comprendre que je suis une pauvre fille sans fortune, sans pouvoir, sans volonté, à qui l'on ne donne même pas le temps de la réflexion ; qui fera tout ce qu'on voudra, puisque surtout on lui promet de lui faire revoir son père ; vous ne comprenez pas que, jeune fille, j'ai souffert et je souffre encore de ne pas trouver près d'une autre jeune fille, vous, une aide d'amitié, bonne, sévère si vous voulez, mais ayant à me donner beaucoup de conseils et un peu de consolation, si je parais en avoir besoin. Oui, je vous le dis, je ne sais pas ce que je fais, ce qu'on me fait faire, je suis folle...

—A votre idée !... Mon père est trop bon pour vous, je le répète ; M. Bernardo est trop faible ; et vraiment moi aussi, je ne me les explique guère dans ce moment. Vous voulez des conseils ? Eh bien, croyez-moi, vous avez en tête une certaine pensée... ; vous jouez l'héroïne de roman... ; oui, croyez-moi, songez moins follement à une certaine personne.

—Quelle personne ? demanda Marie d'une voix altérée.

—Il n'y a pas assez de temps depuis le jour où nous avons quitté Saint-Malo, pour que vous puissiez avoir l'air de comprendre... Vous savez mieux que moi qui je veux dire..."

Marie porta son front dans les plis des grands rideaux près desquelles elle était assise, et se prit à pleurer tout bas en se murmurant : "Oui, je le sais !"

Dans le même moment. M. Domballes et M. Bernardo étaient dans une chambre voisine, où une conversation mêlée de discussions fort positives touchait à sa fin.

"Enfin, vois-tu, Bernardo, disait M. Domballes, nous nous sommes trouvés tous deux avec la même audace pour attaquer la fortune qui se refusait à nos vœux ;—ton audace, à toi, robuste, en dehors ;—la mienne, forte, silencieuse, presque sourde. Les masques sont jetés, n'est-ce pas ? regardons-nous donc, un instant, bien en face !... Nous avons échoué dans nos luttes... ; notre force et notre adresse ont tourné contre nous... ; mais elles restent, et avec un peu de cette aide positive qu'on nomme l'argent, nous pouvons les remettre en jeu et gagner la partie. Je t'ai offert ce mariage..."

—Eh bien ! s'écrie Bernardo avec une sombre violence, n'ai-je pas fait ce que vous vou-

liez ; ma prétendue créance envers vous n'est-elle pas antidatée, signée... ; n'avez-vous pas ce que vous demandez ?...

—Fort bien, la voilà... ; mais si j'ai fait cela, c'est que j'ai cru qu'elle serait heureuse avec vous...

—Pourquoi ne le serait-elle pas, Domballes ?...

—C'est presque pour elle, pour son bonheur à elle, que j'ai cru devoir oser...

—Eh ! sans doute, je suis, de votre avis, Domballes... Vous dis-je le contraire ? Votre conscience cherche des accommodements avec elle-même ; vous même lui en fournissez de fort beaux. — Prenez-les... ; et soyez content...

—Vous aimerez Mariquita ?...

—Il faut donc vous le dire ? je l'aime !...

Je l'aime, et disant cela, je ne joue pas au plus fin... L'éloignement que, depuis deux ans, elle semblait éprouver pour moi, avait excité dans mon cœur une de ces sortes de haines... qui ne sont que l'amour lui-même... ;

et, maintenant que je la regarde comme ma femme, je l'aime avec force, avec jalousie, à avoir peur de la tuer... Vous voyez donc bien que je l'aime, enfin !..."

Disant cela, Bernardo était blême : "Je me ferai tuer pour elle ; je me tuerai pour elle, si elle le veut ajouta-t-il avec passion ; mais je veux qu'elle me rende dévouement pour dévouement..."

—Rendez-lui dot pour dot, dit M. Domballes avec un rire sans expression... Amoureux, vraiment ? ajouta-t-il... A la bonne heure !"

Leur conversation eût eu quelque suite fort curieuse, si l'on ne fut venu les avertir que les voitures les attendaient pour se rendre à l'église.

Pendant toute la soirée, une sorte de chaise de poste, dont les stores étaient baissés, s'était établie en station près du mur de jardin, qui formait l'angle avec l'hôtel où demeurait la famille Domballes.

Neuf heures du soir sonnaient ; dans une chapelle d'un temple *non-conformiste*, un mariage venait d'être célébré entre Luiz Ramirez Bernardo et Mlle Marie Fabian. La mariée, belle jusque dans sa tristesse, était d'une pâleur effrayante sous son voile et sa couronne blanche d'épousée. A la sortie de l'église, un homme, dérobé sous un costume noir à larges développements, profitant d'un mouvement de la foule